

# Plaque à Cosne (source Internet)

## IN MEMORIAM

ICI LE 5 JUILLET 1944 ONZE F.F.I DU GROUPE PÉGUY DU  
MAQUIS D'ENTRAINS (NIÈVRE) ONT ÉTÉ TORTURÉS ET FUSILLÉS  
PAR LES ALLEMANDS

LEURS CADAVRES AFFREUSEMENT MUTILÉS ONT ÉTÉ JETÉS PAR  
L'ENNEMI DANS UNE EXCAVATION DE 9 MÈTRES DE PROFONDEUR  
QUI SE SITUAIT A QUELQUES MÈTRES DEVANT LE MONUMENT AUX  
VICTIMES DU NAZISME ÉRIGÉ A SAINT-PÈRE

		FOURNIER		ANDRÉ		19 ANS		LIEUT <sup>1</sup> DU GROUPE PÉGUY	
ALVES	JACQUES	21	—	LOZAC	JULIEN	23	ANS		
BERNOT	ROGER	22	—	MIGNEAU	JOSEPH	21	—		
BOUY	PIERRE	26	—	NARDY	PIERRE	21	—		
FATIN	RAOUL	32	—	REGOUBY	GUY	22	—		
LOUHY	ANDRÉ	21	—	SALLINS	PIERRE	20	—		

# La vie dans un maquis nivernais

Dans les deux pages suivantes, vous trouverez une description de la vie au maquis Mariaux, écrite en décembre 1944 par M. Schwing (source : 999 W 62, n°68).

Il montre la « journée-type » (qu'il qualifie de monotone) lorsque les hommes ne sont pas appelés au combat.

Le maquis Mariaux sera l'un des plus importants de la Nièvre et participera aux combats de Crux-la-Ville (12-16 août 1944).

Maintenant, je voudrais décrire une journée dans le camp Mariaux, pour que l'on sache bien ce qu'était cette vie cachée, cette vie de hors-la-loi.

A tour de rôle, une compagnie était de garde. Disséminés par groupes dans les avant-postes, elle devait veiller jour et nuit à la sécurité des camarades restés au camp. De jour, trois sommations étaient faites à tous ceux qui approchaient. De nuit, les sentinelles avaient l'ordre de tirer sans sommation sur tout individu cherchant à entrer ou à sortir du camp. Quand un agent de liaison rentrait de mission, il devait se présenter à tel poste de garde, qui était averti de l'heure approximative de son retour. Un mot de passe changé chaque jour assurait une sécurité plus complète encore.

A sept heures, le camp s'éveillait. Les hommes faisaient une rapide toilette dans le ruisseau. Nos ablutions étaient d'ailleurs rendues difficiles par le manque d'eau. Deux maigres sources seules alimentaient le camp. Et l'eau y était d'une saveur douteuse. On ne pouvait d'ailleurs la boire quand tout le monde y avait pataugé pour sa toilette. Pour la cuisine, une tonne métallique attelée d'un cheval allait chaque jour au puits du plus proche village. Cette tonne, garée près de la cuisine, était sans cesse gardée par un homme armé, pour empêcher chacun d'y remplir son bidon. Nous avons beaucoup souffert de ce manque d'eau. Après la toilette, chacun pliait ses couvertures et nettoyait la tente. Puis, dans chaque groupe, les hommes de corvée allaient à la cuisine chercher le petit déjeuner : un plat de tranches de boeuf froid, des pains blancs et une cruche de café chaud. A 7H.1/2 l'aumônier du camp disait une messe pour les catholiques.

A neuf heures, les groupes devaient être prêts. Les Officiers passaient la revue des armes. Tandis que les compagnies déjà instruites se partageaient les diverses corvées du camp, notre compagnie d'instruction allait jusqu'à midi dans une clairière voisine ou au champ de tir apprendre le maniement des armes, s'exercer à la cible et aux combats en rase campagne. Instruction rapide qui se bornait aux rudiments essentiels. En une semaine, il fallait que la nouvelle recrue soit capable de "barouder" à son tour.

A midi, de retour au camp, une nouvelle corvée retournait à la cuisine et ramenait le repas du groupe, pris à la porte de la tente, sur une table de tôle ondulée. Le menu était abondant, mais peu varié et assez peu apprécié, car il était assaisonné d'une épouvantable et écoeurante odeur de fraillon. Il se composait généralement de boeuf bouilli nageant dans des nouilles ou du macaroni. Seul, le pain était délectable. Un quart de vin complétait le repas. Jusqu'à deux heures nous étions libres d'aller et venir dans le camp. Les uns faisaient la sieste. Les autres raccommodaient leurs vêtements déchirés. Celui-là écrivait une lettre. Un service de courrier

.../

- 5 -  
était organisé entre le camp et la poste d'un village. Mais toutes les lettres devaient être remises ouvertes à l'adjudant-major qui les lisait avant de les cacheter. Les malades allaient à la visite. Nous avions deux docteurs au camp, dont l'un assignait quatre galons sur son bérêt. Il avait soixante-sept ans et marcha toujours à pied près de nous lors de notre décrochage. Actuellement, il est maire d'un gros bourg de la Nièvre. Enfin, nous profitons de cette pause pour prendre connaissance du communiqué près des cuisines, à côté des énormes quartiers de boeuf pendus aux branches, un panneau supportait des feuillets sur lesquels étaient dactylographiés chaque jour : le communiqué militaire des armées alliées capté par T.S.F., le communiqué F.F.I. du département, et les informations de service inférieur du camp.

Vers deux heures, nous reprîmes l'exercice jusqu'à huit heures du soir. Le repas du soir se composait de soupe au pain faite avec le bouillon du boeuf de midi, et d'un plat de boeuf bouilli et de pommes de terre. Pas de vin le soir. Nous avions aussi un paquet de tabac gris tous les deux ou trois jours. Puis, la nuit descendait lentement sur le camp, une nuit d'été bleue, sonore et tiède, une de ces nuits où les amoureux rêvent sous les étoiles, grisés de parfums et de caresses. Ceux du maquis brisés par l'effort du jour, étendaient leurs membres douloureux sur les étroites et dures couchettes, et grillaient une cigarette, taciturnes et mélancoliques, rêvant... rêvant... Parfois, un chant s'élevait, clair et beau, dans le silence limpide, accompagné sur un harmonica qui nous faisait songer aux joyeux bals d'antan, quand nous étions encore des hommes civilisés. Ça et là, un coup de feu, une courte rafale trouaient la nuit. Et lentement, lentement, dans la nuit seraine, l'une après l'autre, s'éteignaient les étoiles des cigarettes. Bientôt, la lune, à travers la dentelle des branches, n'éclairait plus que des corps endormis, sur lesquels la Mort planait.

La monotonie de cette vie n'était coupée, pour les compagnes insouhaitées, que par les expéditions contre l'ennemi. C'était le "baroud". Quand un convoi allemand était signalé, vite, les Officiers dressaient une embuscade. Les camions ronflaient. Les hommes s'équipaient en hâte joyeux et enthousiastes, s'entassaient sur les lourds véhicules, et partaient vers l'inconnu. Le camp désert redevenait silencieux, veillé seulement par la compagnie de garde. Ou bien, la nuit, les camions allaient chercher un parachutage d'armes et de munitions, ou un convoi de nouveaux volontaires. Cette fébrile activité, ces escarmouches incessantes excitèrent naturellement les Allemands, qui décidèrent de liquider les camps de Forcy. Leur tentative n'allait pas tarder à se déclancher.

# Les combats de l'été 1944

Le résistant Victor Blemus (qui portait au maquis Camille le surnom de Cherbourg, d'où la signature en bas à droite) a réalisé dès 1944 des planches représentant la vie et les actions des maquisards du Morvan.

Source : *Ceux du Maquis*, 1983



# Un élève devenu maquisard puis soldat

Le 13 juillet 1945, M. Michot, professeur au Collège de La Charité-sur-Loire, prononce un intéressant discours lors de la distribution des prix. Il relate en particulier les trajectoires de plusieurs élèves qui se sont engagés dans la lutte contre les Allemands et le régime de Vichy. Ci-dessous, M. Michot mentionne l'engagement de Maurice Franc, jeune homme de 17 ans et demi qui, après s'être battu dans la Nièvre, s'est engagé dans l'armée française pour poursuivre le combat dans l'Est de la France.

Source : 999 W 62, pièce n° 50.

Encore sur les bancs de l'Ecole pendant l'année scolaire 1943-1944, Franc Maurice, à 17 ans et demi, entre au maquis en juillet 1944 et prend part à de nombreux combats dans la région, en particulier à des attaques de convois. Toujours volontaire pour les missions périlleuses, il est affecté à la libération à l'E.M. de Nevers et part sur le front avec le premier détachement. Il prend part, avec le bataillon du Morvan, à toute la campagne d'Alsace.

## Une destinée hors norme, Roland Champenier

Le destin de Roland Champenier est hors du commun.

D'une famille communiste, il a commencé de résister très tôt, alors qu'il n'a pas 17 ans.

Devenu le chef des Francs tireurs et partisans (FTP), il est très respecté de ses hommes.

Parti dès septembre 1944 pour poursuivre le combat contre les Allemands, il meurt dans les Vosges en novembre 1944 alors qu'il commandait un bataillon du 1<sup>er</sup> régiment du Morvan.

Beaucoup de témoignages le concernent mais Roland Champenier n'a rien laissé de sa main. C'est le paradoxe d'un homme ayant eu de grandes responsabilités mais n'ayant pas eu le temps de raconter lui-même sa vie de résistant.

#### CITATION

Le colonel G. Rochet, commandant la subdivision de Nevers, cite à l'ordre de la brigade :

Le chef de bataillon

**ROLAND CHAMPENIER**

*chef des maquis F.T.P. de la Nièvre*

« Officier de grande valeur, résistant de la première heure, à pris, dès 1942, l'initiative de créer des maquis dans le Cher, puis dans la Nièvre. A été jusqu'en mai 1944 l'organisateur de toutes les opérations de sabotage et de guerillas dans la région de Nevers. Puis, à partir de cette époque, a travaillé en étroite collaboration avec les chefs des autres groupements. Animé par une volonté ardente de chasser l'ennemi qui traquait sa famille, a participé à de nombreuses actions, arrachant en particulier des mains de la Gestapo six de ses soldats et infligeant, le 1<sup>er</sup> juillet 1944, des pertes considérables aux Allemands à la bataille de Donzy, dans laquelle son père, qui combattait dans les rangs de la Résistance, trouvait une mort héroïque. A pris une part active à la libération de la ville de Nevers, où il entra le premier à la tête de ses troupes. Toujours à la pointe du combat, magnifique entraîneur d'hommes, est un bel exemple de l'audace et de l'énergie françaises ».

Lors des obsèques de Roland  
Champenier à Marseilles-les-  
Aubigny, le colonel Roche, ancien  
chef des FFI de la Nièvre, dresse  
un portrait élogieux de son ancien  
subordonné.

Source : *Journal du Centre*  
du 20 novembre 1944

À gauche, cette stèle sur la commune de Nolay (Nièvre) rend hommage au commandant Roland Champenier. À droite, ce monument est érigé sur la commune de Marseilles-les-Aubigny (Cher) où Roland Champenier est né.

Il a constamment utilisé cette proximité entre les deux départements pour mener ses actions de résistance (source : photographies de l'auteur).



# Ne pas oublier ceux qui poursuivent la guerre

## NEVE RS LE NOËL DES SOLDATS

Le territoire français est presque entièrement libéré mais la France est toujours en guerre.

Nos soldats mènent une guerre victorieuse Notre armée se reconstitue.

C'est dans ces conditions que sera lècée cette année la « Fête de Noël ».

Nos soldats passeront cette fête loin de leur foyer dans le froid et la neige des Alpes et de l'Est, dans le froid et la boue du secieur de l'Ouest. Parfois dans l'inactivité d'une caserne ou d'un cantonnement.

Il faut qu'en ce jour de Noël, la plus ancienne et la plus populaire de nos fêtes, tous les soldats français, qu'ils soient combattants ou non, ressentent la sollicitude de la nation tout entière.

Il faut que ceux qui ont contribué à faire de ce Noël un Noël de Liberation et qui continuent à lutter pour que notre pays, après avoir reconquis ses trois millions de vies qui souffrent encore dans les geôles et les camps de l'ennemi, connaissent demain des Noëls de liberte dans la paix retrouvée, éprouvent la reconnaissance de la Nation.

Il faut que chaque combattant, que chaque soldat reçoive un colis de Noël offert par la population de sa localité. Il faut que ce colis soit l'œuvre de la population locale. Il faut qu'il apporte au soldat la preuve qu'il est bien le soldat de la nation française.

Pour marquer l'union du peuple français derrière son armée, il convient que toutes les organisations s'associent; que chacune d'elles faisant abstraction de son étiquette particulière, apporte à la confection du colis du soldat tout son dévouement, tout son enthousiasme, et tout son appui.

Ainsi en ce jour de Noël 1944, le peuple français tout entier tournant ses regards vers ses soldats, montrera, d'une façon éclatante, sa volonté de vaincre.

Le président de la Commission militaire du C.D.L.

À l'image de l'engagement de R. Champenier, d'autres anciens résistants nivernais poursuivent la lutte au sein de l'armée française. Alors que Noël approche, cet article de presse appelle à ne pas les oublier.

Journal du Centre du  
22 décembre 1944

# Reconstruire la France, une autre forme d'engagement



Ci-contre, par cet encart publicitaire, on constate que la France appelle ces citoyens à participer au renouveau de l'économie par l'emprunt de la Libération. Le lien avec la victoire de 1918 et le visage de Clemenceau est presque une évidence.

Source : *Journal du Centre*  
du 24 novembre 1944